

LE CLEZIO ET *L'EXTASE MATERIELLE*¹

[...] Ce symbolisme, visant à suggérer un état de globalisation ressenti dans son intégralité spatiale et temporelle à chaque instant, se réalise par l'obtention d'un savant équilibre entre concret et abstrait, détail et ensemble. Le retour obsessionnel, sous les formes les plus surprenantes, au thème de la civilisation moderne occidentale, malsaine pour l'essence humaine par l'aliénation qu'elle engendre, situe Le Clézio parmi les romanciers et essayistes qui se penchent sur l'une des problématiques les plus brûlantes de l'homme contemporain. Par l'intermédiaire de cette œuvre illimitée, on se trouve entre deux espaces antagonistes, l'un bénéfique, de la nature n'ayant pas connu la violence de l'homme et l'autre, hostile, de la cité hyper-civilisée, agressive et également fascinante. Le premier, c'est l'espace des extases infantiles, d'une existence en parfaite communion avec la nature, l'existence de « l'extase matérielle », essentiellement sensorielle, accomplie par l'abandon, l'immersion dans la nature (plantes, animaux, minéraux), grâce auxquels les personnages peuvent acquérir à chaque instant « l'éternité, devenant ainsi Dieu ». Le deuxième, c'est l'espace des adultes, automates qui ne savent pas sentir et voir véritablement, piégés dans les engrenages d'un implacable mécanisme de réification, de *chosification*.

Outre le thème de *l'unification avec le monde* à laquelle aspirent les personnages de Le Clézio (et qui ne peut être atteinte qu'en tant qu'unification des contraires), on dégage chez lui obsessionnellement le thème de la primauté de la vie sur la littérature, le poème non écrit de la vie triomphant toujours sur le livre écrit, sur tout ce qui est essai de surprendre et de figer la vie par l'écrit/l'écriture.

Des titres symboliques tels *Le livre de la fuite* ou *La guerre* disent sans cesse la même chose : l'obsession du monde moderne, de la grande cité tentaculaire, le mouvement trépidant de ses rues, ses réclames éclairantes, la foule qui laisse l'impression de mettre en scène un ballet de cauchemar. La « fuite » du personnage c'est la fuite du vide d'une existence automatique, conventionnelle. C'est le mouvement perpétuel de la vie authentique en lui-même, cherchant à se sauver. Quant à la « guerre », elle est partout, elle est la pensée elle-même (« La guerre c'est la pensée »), la vie elle-même, avec tout ce qu'elle suppose : le bonheur, la douleur, la passion, dans un monde moderne, le monde du plexiglas et du nylon, des boîtes de conserves, des gratte-ciel et des réclames éclairantes, des bars de nuit et des aérodromes, des rues bruyantes regorgeant de la foule et des automobiles. Ici tout est violence, les rapports entre les hommes sont ceux entre l'agresseur et la victime. Mais cette violence est la violence de l'existence elle-même, c'est un mode de communication avec le monde. La paix serait un recul total, impossible en soi-même et dans la nature, impossible car tant qu'il y a un « dehors » opposé à « un dedans », la

¹ Irina Mavrodin, *Partea și întregul – eseuri sau Obsesii fragmentare*, Craiova, Scrisul românesc, 2009, pp. 150-151

civilisation occidentale opposée à la civilisation des « barbares » et à la nature, cette incessante « guerre » continuera d'exister, elle-même étant une forme de l'extase matérielle.

En fin de compte, je caractériserais Le Clézio par ses propres paroles : « Je ne peux me faire à l'idée d'être entièrement d'un monde ou de l'autre. (...) J'ai besoin de ce déséquilibre. J'ai besoin d'avoir deux portes. »

(traduit du roumain par **Marinela RACOLȚA (POPOVICI)**²)

² Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie, marinela_racolta@yahoo.com